

Bruno Pinçon

Le Collier de minimes lunaires de Devi Shakti

*Vingt-sept clefs tantriques
pour s'ouvrir au Monde*



Contexte

Ma première rencontre avec Devi Shakti remonte au 15 août 1998, cela faisait alors quarante années que j'étais dans mon corps actuel. Je sortais d'une longue période africaniste, presque vingt ans de recherches universitaires consacrées à l'archéologie et à l'ethnologie d'Afrique centrale. Une belle aventure intellectuelle a fait suite à huit années de partage avec les populations Téké et Pygmées du Congo, Gabon et Zaïre, période durant laquelle j'ai accompagné potières et métallurgistes dans leur fréquentation des esprits de la Nature et des esprits des Ancêtres nécessaire à l'exercice de leurs arts.

A la fin du printemps 1998 arrivait à son terme ma collaboration à la préparation de l'exposition parisienne « *Batéké. Peintres et sculpteurs d'Afrique centrale* » qui se tint à la fin de cette même année au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie. Je presentais déjà qu'avec cette prestigieuse manifestation se clôturerait un cycle de ma vie. Renouant avec des

pratiques antérieures, l'évidence se fit alors de profiter de mes vacances estivales pour retrouver l'Asie que j'avais déjà abordée dans ma jeunesse. J'étais alors bien décidé, cette fois, d'aller à la rencontre d'une Inde à vivre, et non d'une Inde à penser.

Rencontre

Atterri à Delhi, je pris immédiatement la route vers le nord pour gagner la partie himalayenne de l'Uttar Pradesh, devenue depuis l'état d'Uttaranchal avant d'être officiellement dénommée Uttarakhand. J'étais alors bien résolu, arrivé au Pays des Dieux, de suivre comme des millions d'hindouistes chaque année le *Char Dham Yatra*, le pèlerinage des sources du Gange. Après avoir accompagné les pèlerins sur les sentiers de Badrinath, Kedarnath et de Gangotri, je remontai la vallée de la Yamuna, le plus grand affluent du fleuve sacré, jusqu'au *terminus* de la piste carrossable et l'arrêt des bus, à Janki Chatti où je m'installai dans une sympathique et modeste *guest house*. Avec la ferme intention, le lendemain, de me glisser dans le cortège des pèlerins pour découvrir le temple vénéré de Yamunotri.

Car c'est une cohorte bariolée, joyeuse et ininterrompue qui serpente à flanc de montagne pour gagner le célèbre sanctuaire. Se côtoient dans cette ambiance festive « touristes religieux », groupes de villageois reconnaissables par les motifs de leurs uniformes taillés dans un même tissu, familles sur

plusieurs générations, invalides et estropiés, *sadhu* plus ou moins dénudés, peau cendrée et tissu couleur safran... Les enhardissements sonores des meneurs de poneys se mêlent aux ahans des porteurs de palanquins où trônent des fidèles opulents ou impotents, et aux « *bom bolé bom* » prodigués par les marcheurs dans l'effort de l'ascension répondent des « *bom bom bolé* » encourageants. Le sentier est régulièrement ponctué d'échoppes, en fait de simples bâches tendues entre piquets et rochers, permettant de se restaurer, certaines proposant paillasses et couvertures pour le gîte. Avec pour *terminus*, à 3300 m au-dessus du niveau de la mer, le temple dédié à Yamuna, entouré de sommaires boutiques de souvenirs, et à proximité de sources chaudes qui, canalisées jusqu'à de petits bassins, permettent aux croyants de se baigner mais aussi de cuire les riz et pommes de terre qui serviront d'offrandes. Le glacier d'où sourd la rivière sacrée surplombe le site à plus de 1200 m de dénivelé, le tout dans un paysage magnifique.

Délaissant la foule agglomérée autour du sanctuaire pour accomplir ses dévotions, je quitte toute l'agitation de ce rassemblement, et, sautillant de pierre en pierre, remonte le torrent sur quelques centaines de mètres. Plusieurs groupes de *sadhus* accroupis m'invitent à prendre part à la ronde de leur *shilom* de *ganja*, et partager avec eux l'herbe sacrée de Shiva. Je les en remercie, poursuivant mon chemin. Jusqu'à m'asseoir sur une petite plate-forme qui me

permet d'observer l'effervescence en contrebas.

C'est alors que je remarque une femme installée un peu à l'écart. Je peux deviner qu'elle a aménagé soigneusement au bord du torrent un petit autel, formé, comme je le constaterai plus tard, de quelques fleurs, de bâtons d'encens, d'une banane et de colorant rouge. La rumeur du torrent masque ses chants. Elle n'est pas suffisante pour couvrir le cri proféré au moment de son plongeon dans l'eau provenant de la fonte du glacier. Et par trois fois, la femme s'immerge totalement. Sortie des flots, elle passe derrière un rocher pour changer de vêtements à l'abri des regards, puis étale les linges mouillés à même le sol pour les charger de soleil. Elle s'assied alors en tailleur et entre en méditation, pendant peut-être deux heures.

Injonction

Le lendemain, j'avais projeté d'occuper ma journée par une petite randonnée pédestre sur les sentiers environnants Janki Chatti. Aux hasards de mes déambulations, je passai à proximité des abris-sous-roche où séjournent plus ou moins longtemps les *sadhu* shivaïtes pendant la saison des pèlerinages. Vraisemblablement surpris de rencontrer un étranger dans ces écarts, ils me hélèrent : « tu es venu pour rencontrer Devi Shakti ? », en m'indiquant le chemin qui s'élevait au dessus de la vallée. Et, de proche en proche, je me retrouvai devant une petite cabane de

pierre bien entretenue d'où émergea une vieille dame. Je reconnaissais la femme entrevue la veille aux sources de la Yamuna, et dont l'attitude m'avait alors si fortement intrigué.

Devi Shakti devait avoir au moins soixante ans, des yeux malicieux, le visage buriné, encadré de cheveux longs mal peignés, à dominante blanche, plusieurs colliers autour du cou. Ses mains calleuses et ses pieds émergeaient d'un sari rouge bordeaux d'une propreté douteuse. Ses avant-bras étaient chargés de bracelets de verre et des anneaux d'argent ornaient ses doigts de mains et de pieds. Une allure de vieille montagnarde, marquée par la rudesse du climat et de la vie rurale.

Ah, c'est toi le « *french guy* », je t'ai rêvé, je t'attends. Assieds-toi là m'intima-t-elle en me désignant un rocher à la limite de l'aire nettoyée devant sa cabane. Avant de poursuivre ses activités, comme si de rien n'était, ignorant totalement ma présence. Je la regardais vaquer à ses occupations, effectuer en toute simplicité les gestes ménagers de sa vie quotidienne. Elle alternait balayage de la cour, lavage d'un peu linge, entretien du petit foyer devant la maison, surveillance du linge qui séchait sur le toit.

J'assistai tout d'abord avec plaisir à son manège. Au bout de peut-être une heure, n'ayant emporté ni livre, ni carnet, ni appareil photographique, je sentis monter en moi quelques signes d'impatience.

Soucieux de poursuivre ma randonnée et de rentrer avant la nuit, je décollai mes fesses du rocher et m'apprêtai à me lever pour prendre poliment congé de cette vieille originale. Devi Shakti fondit alors brusquement sur moi au point que j'eusse pu croire qu'elle volait, me foudroya d'un regard chargé d'une infinie violence, ébranlant alors toute ma certitude en la croyance en la réalité du monde présent, et ne me laissant pas d'autre choix que de me rasseoir.

Puis, avec une douceur aussi intense que le fut la virulence de son intervention, elle reprit tranquillement ses activités ménagères, réitérant les mêmes occupations que précédemment. Mais mon attitude vis-à-vis de la scène qui se déroulait devant moi fut alors radicalement différente. J'étais transporté dans un état de merveilleuse contemplation, subjugué par toute la puissance et la beauté qui émanaient de sa seule présence. Mon regard ne la quittait pas des yeux, suivant chacun de ses actes. Il n'existait plus qu'elle au monde, emplissant la totalité de l'espace, et elle accomplissait chaque geste avec une présence, une grâce, une fluidité, une légèreté, une évidence confinant la plénitude. Elle dansait véritablement le monde, s'entourant chaque seconde d'une incomparable beauté, prouvant à l'évidence que chaque instant était sacré, et chacun de ses gestes offrande.

Combien d'heures cet état dura-t-il ? Le temps